

A la voix douce de Charlot, Borouille se calme.

—C'est vrai, tu as raison, petiot...

Bec-de-Lampe se relève, ensanglanté.

Il va se laver au Beuvron. Il ne dit rien, mais il est triste.

Les gardiens l'interrogent le soir. Ils interrogent toute l'escouade qui travaillait ce jour-là dans l'angle du bois. Personne ne parle. Personne ne veut accuser.

Ce même jour Charlot eut une grande joie.

Les champs où il se trouvait formaient la limite de la colonie, et de l'autre côté d'un étroit fossé d'assainissement s'étendaient les terres d'une grosse ferme assez importante qu'on appelait les Morettes.

Dans les chaumes desséchés par l'hiver, passaient des vaches et une bande de moutons sous la conduite d'un grand garçon long et maigre dont la démarche bizarre attira du premier coup l'attention de Charlot.

Le garçon avait une jambe tordue, le genou rentré en dedans, et quand il voulait ou courir ou marcher un peu vite, pour être plus à l'aise, il était obligé de sautiller, il avait assez l'allure d'une sauterelle.

Il était sur les terres des Morettes, près de Charlot. Une dizaine de mètres seulement les séparaient.

Et Charlot, frappé au cœur par un souvenir, regardait le jeune berger...

—Mon Dieu, murmura-t-il, comme c'est drôle...

Il franchit le fossé, s'approche du troupeau.

Un chien au poil fauve s'élance sur lui avec fureur, mais le bâton du berger, lancé avec une adresse surprenante, lui arrive dans les pattes et le fait taire.

Charlot s'avance timidement et son cœur bat.

Le berger le regarde et dit, sans se fâcher :

—Vous dépassez vos limites, mon garçon... Si un gardien vous apercevait !

Charlot n'a pas l'air d'entendre.

Il s'avance toujours, un bon sourire aux lèvres.

Il s'arrête devant le berger, répétant :

—C'est drôle ! C'est drôle !...

—C'est moi que vous trouvez drôle ?

—Non... Mais je voudrais vous demander...

—Quoi ? Du tabac ? C'est défendu, vous le savez bien...

—Est-ce que vous êtes de ce pays, vous ?

—Non, mais il y a longtemps qu'on m'y a envoyé...

—Et auparavant, où étiez-vous ?

—A Paris. Pourquoi ?

—Moi aussi, dit Charlot, moi aussi, j'étais à Paris...

—Ça n'a rien de surprenant, fit le berger avec philosophie, la ville est si grande...

—Et peut-être bien que je vous dirais, moi, ce que vous faisiez à Paris et où vous habitiez ?

—Vous êtes donc sorcier ?

—Rue de la Parcheminerie, hein ?...

—Juste, fit l'autre ébahi...

—Chez la Berlaude...

—Oui, oui... Qui est-ce qui vous a raconté ça ?...

Charlot s'approcha encore. Le chien gronda. Un coup de pied le fit taire de nouveau. Charlot avait des larmes dans les yeux.

—Ça ne vous rappelle rien, la Berlaude ?

—Si, des coups, et encore des coups !... et ma pauvre jambe...

—Et c'est tout. Ça ne vous rappelle que ça ?

Le berger ne répondit pas. C'était lui maintenant qui considérait Charlot avec surprise, avec attendrissement aussi, car ses lèvres se mirent à trembler... ses yeux se mouillèrent...

—Il y avait aussi Charlot, dit-il, le petit Charlot...

Charlot tomba dans ses bras...

—Mon Criquet, mon pauvre Criquet !...

—C'est toi ! c'est toi ! Mon petit Charlot ! Ah ! mon Dieu quelle rencontre ! Quel bonheur ! Comme tu es grand... Jamais je n'aurais pu te reconnaître, moi ! Et pourtant, c'est ta figure, c'est tes yeux... C'est ta façon de regarder en souriant surtout... Oh ! que je suis content, mon Charlot.

Et Charlot qui riait et pleurait ne trouvait que : " Mon Criquet ! "

Puis ils s'assirent sur la terre gelée et après être restés longtemps sans rien dire, heureux de cette rencontre, et les mains unies, ils se racontèrent brièvement leur histoire.

Celle de Criquet était courte : on l'avait envoyé à la Motte-Beuvron, directement de la Rue Denfert, et il était resté là.

Quant à Charlot, il fit pleurer plus d'une fois Criquet par le récit de ses infortunes et dans son histoire revint bien souvent le nom de son amie Bertine.

Ils se séparèrent, mais se promirent de se revoir le plus souvent possible.

La première fois que Charlot réussit à écrire à Bertine, — et ce fut Criquet qui se chargea de sa lettre, — il dit : " J'ai retrouvé

Criquet ! mon pauvre Criquet ! Il ne me manque que toi pour être bien heureux ! "

Et ce fut bientôt sa pensée constante : revoir Bertine.

Il se sentait courageux et fort. Il pouvait travailler librement et nourrir Bertine si Bertine ne trouvait pas d'ouvrage.

De plus, son injuste détention, si large et douce qu'elle fût, lui pesait lourdement.

L'idée de s'enfuir lui était venue depuis longtemps.

Mais ce fut Borouille qui lui en parla le premier.

Borouille n'avait réussi à se faire envoyer de Mettray à La Motte que parce qu'il savait que là il serait moins surveillé.

Il s'en ouvrit un jour à Charlot.

—Oui, dit le petit, moi aussi j'ai envie de partir... Je suis assez robuste pour travailler et pour gagner ma vie...

Borouille lui adressa un regard de mépris.

Lui, s'il comptait sur sa liberté, ce n'était point pour travailler. Il grommela, avec un mauvais rire :

—Toi, tu feras comme moi, petiot, ou bien nous nous fâcherons.

Alors, Borouille exposa son plan : de défilier de la turne, c'était facile ; on se jette dans les bois et personne ne sait la route que vous avez prise. Mais le chiendent, c'était qu'on n'avait pas le rond ! Et pas un vêtement non plus, à part l'uniforme fait exprès pour attirer les yeux de la gendarmerie.

Charlot avait prévu le cas.

—Pour l'argent, dit-il, je n'en ai pas non plus, tu le sais.

—J'en trouverai vite, moi... dit Borouille, ne sois pas inquiet.

—Tu ne voleras pas, je suppose ?

—Non, non, laisse-moi faire. L'argent, ça me regarde...

—Reste la question des vêtements. Je m'en charge. J'en ai déjà parlé une fois à Criquet. C'est Criquet qui nous procurera des vieux habits à lui, un complet en velours et un autre en toile...

—Bon, cela ! Eh bien, nous pouvons décamper.

—Criquet nous apportera les vêtements dans la taille de boureaux près de la limite. Nous nous habillerons là et nous filerons... Mais où irons-nous ?

Borouille fit un geste vague.

—Au hasard, petiot. Et va, si tu veux m'obéir et si tu as confiance en moi, nous serons bientôt riches.

—Oui, mais je ne veux pas que tu voles, tu entends ?

—Laisse-moi faire...

Cinq jours après, l'occasion leur fut offerte. A midi, Charlot avertissait Criquet qui, deux heures après, lui faisait signe de loin, en lui montrant le taillis de boureaux, que tout était préparé. Charlot et Borouille s'éloignèrent avec indifférence, sans avertir leurs camarades. Ils filaient dans un fossé dont les broussailles les dissimulaient complètement.

En cinq minutes ils furent près des vêtements. Quelques secondes plus tard, ils avaient quitté l'uniforme de la colonie qu'ils enterrent dans le sable.

Ils allaient s'élancer en courant dans le bois, lorsqu'un craquement de branches les fit tressaillir.

C'était Criquet, l'honnête Criquet, qui les rejoignait clopin-clopant.

—Voulez-vous que je sois des vôtres ? demanda-t-il, craintif.

—Mais oui, mais oui, dit Borouille. Nous voilà une bande. Ce que nous allons rigoler... On ne se défilera pas de toi avec ta patte... Tu entreras dans les fermes pour mendier... C'est toi qui nourriras le poupard... C'est toi qui avertiras les aminches d'un bon coup à faire...

Charlot et Criquet ne comprenaient pas.

Du reste, ils avaient à peine entendu.

Charlot embrassait Criquet. Et celui-ci disait :

—Ça me fait beaucoup de peine de quitter mon patron, mais, vrai de vrai, j'aime mieux rester avec toi, Charlot...

—Mon pauvre Criquet ! Comme nous allons être heureux !

Mais Borouille mit fin à ces effusions.

—Décanillons ! commanda-t-il.

Et ils s'enfuirent, Criquet, malgré son infirmité, courant presque aussi vite qu'eux.

VII

Ils ne s'étaient pas demandé où ils iraient. Pour Criquet, cela lui était égal, puisqu'il était prêt à suivre Charlot jusqu'au bout du monde.

Lorsqu'ils apercevaient dans les champs un paysan occupé à sa terre, lorsque, sur une route, au devant d'eux, arrivait une charrette, lorsque, dans un bois, ils entendaient retentir la hache du bûcheron, ils se cachaient.

Ils fuyaient les êtres humains comme si déjà ils avaient commis quelque crime.

Ils avaient pris, sans savoir et sans s'informer, la première route venue, bordée de landes et de bois. Ils avaient évité le gros village de Chaumont, fait de longs détours pour s'éloigner des châteaux